



COUP
de
CŒUR

KERRIGAN BYRNE

L'histoire d'Alexandra

AMITIÉ

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Kerrigan Byrne

Ancienne agent des forces de l'ordre et professeure de danse, Kerrigan Byrne a réalisé son rêve d'enfant en devenant auteure. Inspirée par ses origines celtes et sa passion pour l'ère victorienne, elle écrit des romances historiques captivantes qui ont déjà conquis des milliers de lectrices.

L'histoire d'Alexandra

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

SANS FOI NI LOI

- 1 – Le brigand de Ben More
N° 12039
- 2 – Frappé en plein cœur
N° 12114
- 3 – Le Highlander
N° 12206
- 4 – Le duc de Trenwyth
N° 12506
- 5 – Le Highlander et la fille de l'Ouest
N° 12570
- 6 – Le duc au tatouage
N° 12745

KERRIGAN
BYRNE

AMITIÉ – 1

L'histoire
d'Alexandra

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lili Steehl de Ursecci*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

HOW TO LOVE A DUKE IN TEN DAYS

Éditeur original

St. Martin's Paperbacks, an imprint of St. Martin's
Publishing Group

© Kerrigan Byrne, 2019

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2020

À toutes les survivantes
#metoo

Remerciements

Depuis que j'ai commencé à réaliser mon rêve d'être écrivain, j'ai eu la chance de rencontrer une tribu de femmes exceptionnelles qui sont mes compagnes de voyage. Autrefois, je croyais que ces merveilleuses et solides relations d'amitié et de travail entre femmes étaient rares et précieuses. Elles sont effectivement précieuses mais je me trompais en croyant qu'elles étaient rares.

Au fil de l'Histoire, les femmes se sont toujours mutuellement soutenues, élevées, protégées et aimées. Notre définition du mot « tribu » a peut-être changé, mais pas sa signification profonde. Nous avons besoin de notre tribu pour survivre. Quand je constate les changements extraordinaires qui surviennent par et pour les femmes, je me réjouis d'être là pour voir cela.

Merci, mes amies, de m'aider à survivre.

Merci à toi, Cynthia St. Aubin, pour tes inlassables encouragements, ta confiance et ta bravoure face à la pire adversité. Tu es mon phare et mon port. J'ai adoré cette année de folie à tes côtés. Tu es tout pour moi.

Merci, Stacy Hart, pour ton cœur immense et les précieuses ressources que tu m'as offertes sans compter ton temps, ta force et tes fabuleux talents. Ta générosité et ton amitié sont des cadeaux que je chéris plus que je ne saurais l'exprimer. Sans toi, ce projet n'aurait jamais vu le jour.

Merci, Christine, pour les innombrables heures que tu m'as consacrées. J'ai pour toi une admiration sans bornes et je te dois tout.

Merci, Monique et toute l'équipe de St. Martin's, pour votre foi, pour votre patience et pour avoir été la force motrice qui a propulsé mon travail dans le monde.

Merci, Janna MacGregor, pour les séances de jérémiades et les brainstormings.

Merci, Claire Marti, Kimberly Rocha, RL Merrill, Ellay Branton, Eva Moore, Kimberlie Faye, Dawn Winter, Janet Snell, Lori Foster, Penny Reid, E.V. Echols, Nikita Navalkar, Maida Malby, Martha DelVecchio, Marielle Browne, Cindy Nielsen, Kelli Zimmerman et les nombreuses autres qui m'ont soutenue par une lecture rapide, un avis, un mot d'encouragement, un message de félicitation, une accolade lors d'une conférence ou quelques paroles que je relis rien que pour le plaisir.

Simplement... merci.

Prologue

*Institut de Chardonne pour jeunes filles,
mont Pèlerin, lac de Genève, Suisse, 1880*

— Savez-vous pourquoi je vous convoque à une heure aussi tardive, lady Alexandra ?

La main du directeur, Maurice de Marchand, venait de disparaître sous son imposant bureau, mais Alexandra préféra ignorer ce détail.

Elle n'avait aucune envie d'imaginer à quelle activité il se livrait sous la lourde table de travail.

De toute façon, les menteurs détournaient toujours les yeux. Et elle s'apprêtait à mentir.

Elle avait toujours détesté cette pièce à l'opulence obscène, avec ses draperies damassées tout en rouges criards, oranges vifs et jaunes canari. Même à la nuit tombée, elle était aveuglée par cette agression visuelle.

— Non, monsieur.

Faisant appel à toute l'habileté qu'elle avait apprise auprès de la comtesse de Mont-Claire en quatre ans, Alexandra soutint le regard sournois du directeur d'un air qu'elle espérait innocent.

D'une certaine façon, elle comprenait pourquoi tant de jeunes filles de l'école de Chardonne le trouvaient séduisant. Avec ses traits patriciens et sa mâchoire carrée, il possédait la beauté aristocratique des héros de

romans pour demoiselles. Alexandra, elle, trouvait son cou beaucoup trop long pour ses épaules de lutteur, un contraste encore accentué par son menton fuyant.

Un jour, son amie Julia avait vanté son regard ténébreux, qu'elle avait comparé à une réconfortante bière brune, mais Alexandra avait compris depuis longtemps que Julia n'était pas très futée. Pour sa part, si elle devait trouver un point de comparaison pour les yeux du directeur, c'était plutôt avec le fumier que Jean-Yves, le jardinier, épandait sur les orchidées de la serre.

Apparemment, Julia avait oublié le penchant du directeur à fouetter les élèves sur les paumes quand elles s'étaient mal comportées. Ce qu'Alexandra voyait dans son regard à présent, ce n'était assurément pas de la bonté.

Il *aimait* les voir pleurer. Devant leurs larmes, il salivait d'une joie mauvaise.

La main de Maurice de Marchand réapparut de sous le bureau. Il joignit les mains et posa ses index tendus sur ses lèvres. Les manches de sa grande toge noire de directeur retombèrent sur ses coudes quand il posa ceux-ci sur le bureau.

— Allons, fit-il mine de la gronder, avec son accent français qui donnait à ses paroles des inflexions onctueuses. Vous êtes peut-être l'élève la plus intelligente que nous ayons éduquée ici à Chardonne.

— Vous me flattez, monsieur, mais je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle vous me convoquez dans votre bureau en pleine nuit.

Il abaissa à demi ses paupières, et ses iris prirent une teinte menaçante.

— Toujours si bien élevée, murmura-t-il en déplaçant des objets sur son bureau.

Une pile de feuillets sous un presse-papiers de marbre rejoignit un porte-documents en cuir.

— Si pleine de tact..., poursuivit-il.

Un stylo à encre sans capuchon partit vers la gauche de la table.

— Notes excellentes. Comportement irréprochable...

Le coupe-papier glissa vers la droite, à équidistance du stylo.

— L'élève parfaite. La femme idéale...

— Je ne suis pas encore une femme.

Même si ses études à Chardonne se termineraient dans quelques jours, à dix-sept ans, Alexandra était la plus jeune de sa classe.

— Et je suis tout à fait consciente de mes défauts, monsieur, ajouta-t-elle.

En vérité, certains jours elle ne voyait qu'eux.

Pour toute réponse, de Marchand posa sur elle, de l'autre côté du vaste bureau, un regard si appuyé qu'un malaise monta peu à peu en elle. Tout son être se révoltait contre une menace qu'elle ne parvenait pas à identifier.

Comme une ombre malsaine qui aurait dû lui faire peur.

Refusant de céder à la panique, elle concentra son attention sur les cheveux du directeur, de la nuance insaisissable du sable humide à marée basse. Trop sombres pour être blonds, trop clairs pour être bruns.

— Croyez-vous, lady Alexandra, qu'il vous suffit d'être parfaite le jour pour que personne ne remarque ce que vous faites la nuit ?

La jeune fille crispa les doigts sur les plis de ses jupes et prit une douloureuse inspiration.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monsieur.

Il posa les mains bien à plat sur le bureau, se leva et la toisa de toute sa hauteur. Une lueur de victoire et de mépris passa brièvement dans ses yeux. Puis il s'approcha de la console près d'une fenêtre, d'où l'on voyait le lac de Genève. La lune croissante nimbait d'argent les montagnes alentour et la ville, en contre-bas, brillait d'une lumière dorée.

— Les gens intelligents ont une déplorable tendance à se surestimer et à sous-estimer les autres.

Alexandra fronça les sourcils.

— Si j'ai fait quoi que ce soit de nature à offenser quelqu'un, monsieur..., commença-t-elle.

— Un peu de porto ? l'interrompit-il en pivotant sur ses talons.

Il tenait un flacon de cristal à facettes dans une main, et deux verres dans l'autre. Alexandra déglutit péniblement, la bouche soudain parcheminée. Elle avait volé cette même carafe il y avait un peu moins de deux ans, ainsi qu'une coûteuse bouteille de porto, dans sa cave remplie de grands crus.

Ainsi, il *savait*.

Il avait découvert la grotte.

L'Institut de Chardonne pour jeunes filles était un ancien château fort bâti sur le flanc du mont Pèlerin au ^x^e siècle. Quatre ans auparavant, au cours d'une expédition nocturne, Alexandra avait découvert un véritable labyrinthe qu'elle avait courageusement exploré : peu à peu, le couloir se transformait en galerie souterraine, avant de finir devant une muraille de lierre et de buissons épineux.

Là, avec ses fidèles amies Francesca Cavendish et Cecelia Teague, elle avait installé le repaire du Cercle des Rebelles rouges. Rouges parce qu'elles étaient rousses toutes les trois. Rebelles parce qu'elles consacraient leur temps libre à apprendre tout ce qui était interdit aux jeunes filles. Elles lisaient Edgar Allan Poe et Alexandre Dumas, mais aussi des récits de guerre et de la poésie licencieuse. Elles apprenaient le latin et l'algèbre. Elles s'étaient même donné des surnoms masculins qu'elles utilisaient dans leurs réunions et pour leur correspondance. Frank, Cecil et Alexander.

Au fil des années, elles étaient devenues trop audacieuses, comprit Alexandra en regardant la carafe à

porto dans la main du directeur. Dans leur désir de profiter des plaisirs réservés aux hommes et interdits aux femmes, elles avaient parfois chapardé de menus objets aux rares résidents ou employés masculins de l'institut. De petites choses sans importance, avaient-elles cru. Des articles dont les propriétaires ne remarqueraient pas la disparition.

Par exemple, l'une des dizaines de carafes en cristal du directeur.

— En général, déclara-t-il, on n'offre pas de porto à une dame, mais je crois que vous avez développé un certain attrait pour l'interdit. N'est-ce pas ?

Alors qu'il lui tendait un verre, une expression gourmande passa sur son visage.

— Une soif de goûter les plaisirs réservés aux hommes, ajouta-t-il.

Muette de stupeur, elle prit le verre d'une main tremblante, sans oser le porter à ses lèvres. Elle aurait été incapable d'avaler une seule gorgée.

— Vous ne pensiez tout de même pas que personne n'avait remarqué les agissements de votre petite clique, depuis tout ce temps ? railla-t-il avec condescendance. La cabale des rouquines ! La roturière dodue qui vaut une fortune, l'impertinente petite comtesse efflanquée comme un chat, et...

Devant tant de mépris pour ses amies, un flot d'indignation monta en elle, dénouant sa langue.

— Ce n'est pas une façon juste de présenter...

— Et *vous*, poursuivit-il d'une voix étrangement enrouée. L'équilibre parfait entre les contraires. Mince, mais pulpeuse. Délicate, mais sensuelle. Et tellement désirable.

Une nausée souleva l'estomac de la jeune fille.

De Marchand recula légèrement pour ouvrir un tiroir de son bureau.

— Vous ne devriez pas dire ce genre de choses, monsieur. Mon père n'apprécierait pas que...

Elle se tut en reconnaissant le rasoir au manche incrusté de nacre qu'il venait de sortir du tiroir. À mesure qu'il déposait sur le bureau le petit butin que ses amies et elle avaient accumulé au fil des années, une terreur monta en elle, la paralysant peu à peu.

Une paire de bretelles. Un chapeau haut de forme. Des boutons de manchette. Plusieurs chemises. D'autres brouilles encore... Non seulement ce n'était pas à lui qu'elles avaient chapardé la plupart de ces objets, mais un bon nombre était des rebuts.

Apparemment, cela n'y changeait rien.

Elle détestait l'idée qu'il se soit introduit dans leur grotte secrète, qu'il ait souillé leur sanctuaire de sa présence odieuse. Elle le haïssait d'avoir osé toucher ces menus trésors.

Des trésors que les Rebelles rouges n'avaient de toute façon pas l'intention d'emporter en quittant Chardonne.

— Quatre ans ! marmonna-t-il en continuant de déposer des objets sur le bureau avec une lenteur menaçante. Vous m'avez volé en croyant passer inaperçues. Vous avez fouillé dans mes affaires personnelles, au mépris de tous les interdits.

Une vague de dégoût monta en elle, lui nouant l'estomac.

— Nous nous ressemblons plus que vous ne le pensez, lady Alexandra, poursuivit-il. Moi aussi, j'ai un penchant pour les choses interdites.

Les choses interdites.

Si elle avait douté du sens de ses paroles, l'éclat malsain qui luisait au fond de ses yeux lui en aurait donné la répugnante confirmation.

De même que sa manie de ne jamais la quitter du regard, qui lui donnait des frissons de dégoût. Au moins, cette répulsion l'aidait à se tenir bien droite alors qu'elle lui faisait face. Prête à s'enfuir à toutes jambes s'il le fallait.

— Vous êtes intelligente, répéta-t-il, mais pas assez pour avoir remarqué que je vous observais.

— Je sais très bien que vous m'observez, monsieur.

Elle en avait conscience depuis toujours, depuis l'époque où elle était encore bien trop jeune pour comprendre ce que signifiait cette lueur au fond de ses yeux. Ce désir non seulement « interdit », mais criminel.

— Bien plus que nécessaire, ajouta-t-elle. Bien plus que vous ne le devriez.

— Épargnez-moi vos discours moralisateurs, ricana-t-il en désignant les objets volés. Je vous ai vue bien souvent en train de *me* surveiller.

Un hoquet de stupeur échappa à la jeune fille.

— De la même façon qu'un lapin surveille un aigle ! s'exclama-t-elle.

— Vous ferais-je penser à un prédateur, par hasard ?

Il savait qu'elle avait peur de lui. Et il adorait cela.

— Encore faudrait-il que je *pense* à vous, ce qui n'est pas le cas, répliqua-t-elle, indignée.

Dans les lueurs des flammes de la cheminée, ses traits patriciens prirent une expression hideuse. Il vida son verre d'un trait et le posa sur le bureau.

Alexandra était prête à reconnaître ses torts. Cependant, les crimes de cet homme surpassaient les siens, son instinct le lui criait.

— Que vais-je donc faire de vous trois ? murmura-t-il en dardant sur elle un regard faussement pensif. Si j'étais sévère, j'appellerais la police. Si j'étais cruel, je vous exclurais de mon établissement...

— Non ! s'écria la jeune fille.

En tant que femme, elle aurait déjà assez de difficulté à être admise à l'université. Si sa demande n'était pas assortie d'une recommandation que seul l'institut pouvait lui octroyer, elle n'aurait pas la moindre chance.

— Je vous en prie, monsieur, insista-t-elle. Nous voulions seulement nous amuser. Je vous présente mes

excuses pour avoir volé vos affaires personnelles. Nous avions l'intention de les rendre. Et je vous promets de réparer ma faute, si vous acceptez de...

Ses paroles s'étranglèrent dans sa gorge. De Marchand s'était penché pour prendre quelque chose dans un autre tiroir. Un fouet long et mince, que toutes les élèves de l'institut connaissaient et redoutaient.

— Dorénavant, déclara-t-il, vous vous souviendrez de moi chaque fois que vous aurez l'intention de mal vous conduire.

En le voyant contourner le bureau pour venir dans sa direction, Alexandra posa son verre.

Elle frémit de haine mais, galvanisée par la peur, elle tendit une main pour le tenir à distance. Si elle n'avait jamais été frappée, elle avait vu plus d'une camarade recevoir le fouet. Et elle avait vu les malheureuses raides de douleur pendant des semaines.

— Tout est de ma faute, monsieur de Marchand. Punissez-moi s'il le faut mais je vous en prie, épargnez Francesca et Cecelia. C'est moi qui les ai entraînées. Moi seule mérite le fouet.

— Très bien, murmura-t-il.

Il baissa les yeux vers les mains qu'elle avait tendues vers lui, paumes levées.

Quand il leva le fouet, elle détourna la tête et se prépara au coup.

Qui ne vint jamais.

Dans un soupir anxieux, elle glissa un regard en biais vers le directeur. Il avait baissé le bras, mais une expression effrayante tordait ses traits.

— Non..., murmura-t-il.

De sa main qui tenait le fouet, il désigna le bureau.

— Non, répéta-t-il. Il faut une punition à la mesure de vos crimes.

Elle regarda la surface de bois polie sans comprendre.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous voulez qu'on vous traite comme les garçons du Radon ?

Tout en parlant, il l'avait prise par le coude pour l'entraîner vers la table.

— Parfait, poursuivit-il. Vous allez être punie comme eux.

— Je... ne comprends pas.

Un sourire mauvais étira ses lèvres minces.

— Penchez-vous.

Les yeux écarquillés de stupeur, Alexandra recula et tenta de se libérer de sa poigne. Elle venait de comprendre à quel endroit de sa personne il voulait la fouetter.

— Non ! protesta-t-elle en cherchant frénétiquement une échappatoire.

Francesca aurait su lui tenir tête. À tout le moins, elle aurait usé de son statut de comtesse pour remettre le directeur à sa place. Même Cecelia aurait pu arguer de la fortune de sa famille. De Marchand n'aurait pas pris le risque de perdre les revenus substantiels qu'elle assurait à l'institut.

Quel atout possédait Alexandra ?

— Jamais mon père, le comte de Bentham, ne tolérera ceci ! protesta-t-elle en s'arc-boutant vainement de toutes ses forces. Quand il entendra parler de cette affaire, il ruinera votre réputation !

De Marchand éclata d'un rire méprisant.

— Votre père ne pourrait même pas ruiner la réputation d'une catin de bas étage ! dit-il en approchant son visage du sien. Que peut-il contre un homme tel que moi ?

Sans attendre la réponse de la jeune fille, il la plaqua sur le bureau et, appuyant la main entre ses omoplates, lui pressa le buste contre la surface polie.

Alexandra laissa échapper un cri de douleur quand le rebord de bois lui cogna les hanches.

— Écartez les bras, ordonna-t-il.

Étourdie par la souffrance, désespérée devant tant de cruauté, elle obéit et plaça les paumes sur l'acajou glacé. Puis, fermant les yeux, elle compta les jupons qu'elle portait sous sa robe. Au moins les épaisseurs de tissu atténueraient-elles un peu la morsure de fouet.

Retenant son souffle, elle attendit le premier coup.

Au lieu de cela, elle perçut un courant d'air froid sur l'arrière de ses jambes, là où sa peau était nue au-dessus des bas.

— Non ! s'entendit-elle murmurer d'une voix enrouée par l'affolement.

De nouveau, elle se débattit.

De nouveau, la lourde main s'abattit sur elle, la prenant cette fois par la nuque pour la plaquer avec force sur le bureau, la joue contre le bois.

Ceci n'était pas une simple punition. Quelque chose d'autre, quelque chose de bien plus noir, vibrait dans l'air. La terreur l'envahit.

Quel crime avait-elle commis pour éveiller tant de malveillance ?

— S'il vous plaît, murmura-t-elle en s'efforçant de retrouver son calme. Laissez-moi, vous me faites mal...

— Croyez-vous que les garçons se tortillent et gémissent comme des mauviettes ? grinça de Marchand entre ses dents serrées.

Elle tenta de nouveau de se redresser, sans succès.

— Je... Je..., bégaya-t-elle.

La peur et l'impuissance l'empêchaient de parler, et même de réfléchir.

— Non, lady Alexandra. Ils serrent les dents et encaissent les coups.

La chaleur répugnante de son haleine sur sa joue aurait dû l'alerter, mais Alexandra ne savait rien des manières des hommes. Jamais elle n'aurait pu anticiper le coup de langue qu'il donna sur son visage.

Surprise et révoltée par ce contact, elle n'eut pas le temps de réagir quand il releva ses jupes et ses jupons pour les plaquer sur ses bras, achevant de l'entraver.

Alexandra chercha désespérément comment interrompre ce cauchemar. Devait-elle se débattre ? Appeler à l'aide en priant pour que l'un de ses professeurs intervienne ? D'ailleurs, ceux-ci la protégeraient-ils ? Allait-on l'exclure de l'institut ? Devait-elle en appeler à sa miséricorde ? Ou laisser couler les larmes qui lui brûlaient les paupières en espérant qu'elles l'attendriraient ? Devait-elle se soumettre au fouet pour en finir au plus vite ?

— Hum... Assez fins pour laisser voir le trésor qu'ils dissimulent, murmura-t-il derrière elle avec de l'excitation dans la voix. Je crois que nous allons les laisser...

Au nom du Ciel, de quoi parlait-il ?

Au moment où elle comprit qu'il faisait allusion à ses culottes de fin lainage blanc, le premier coup s'abattit sur ses fesses.

S'il avait utilisé le fouet, peut-être aurait-elle trouvé la force de subir la correction sans broncher. Après tout, elle avait volé. Elle avait mérité une punition. Elle se serait soumise pour préserver ses chances d'aller à l'université. Pour protéger ses amies.

Elle aurait encaissé les coups comme un garçon.

Mais le contact immonde de sa main sur son intimité – avec tout ce que cela entraînait : le claquement de sa chair contre la sienne, la douleur cuisante, l'inconcevable avilissement – éveilla en elle une violence dont jamais elle ne se serait crue capable.

Il lui assena encore trois coups avant qu'elle parvienne enfin, galvanisée par l'énergie du désespoir, à se redresser.

Voyant qu'il ne pouvait plus l'immobiliser d'une seule main, il plaqua son corps contre le sien pour la maintenir sur le bureau. Hanches contre hanches.

— Tenez-vous tranquille, menaça-t-il d'une voix enrouée, ou je ne serai pas responsable de ce que vous m'aurez fait faire.

— Bien sûr que vous serez responsable ! s'indignait-elle. Je vous dénoncerai à la justice, s'il le faut !

Son rire effrayant emplît la pièce.

— Oh ! Et qui pensez-vous que l'on croira, lady Alexandra ? Le respectable directeur d'une institution qui a éduqué des rois, ou bien l'enfant gâtée prête à toutes les affabulations pour sauver la face ?

À ces mots, elle se figea.

Qui croirait-on, en effet ? En Angleterre elle appartenait à l'aristocratie, mais ici quel pouvoir avait-elle ?

— Lâchez-moi, ou vous le regretterez ! menaça-t-elle néanmoins.

Elle avait tenté de se composer une voix autoritaire, mais c'est une supplique qui avait jailli de ses lèvres.

— C'est *vous* qui allez le regretter, petite impertinente, gronda-t-il à son oreille.

Ce qui se pressa alors contre ses fesses éveilla en elle une terreur nouvelle. Une force nouvelle. Un courage nouveau.

Animée d'une sauvagerie qu'elle ne se connaissait pas, Alexandra se débattit et s'arc-bouta contre le mur de chair derrière elle. D'abord, elle voulut lui ordonner d'arrêter. Puis elle tenta de le supplier. Mortifiée, elle ne put que répéter « non » sur tous les tons.

Elle le dit dans toutes les langues qu'elle connaissait.

Elle le hurla quand il glissa une main entre eux pour ouvrir sa braguette.

— Gigote autant que tu voudras, dit-il à son oreille, pantelant, tout en trouvant la fente de ses culottes. Il n'y en a pas pour longtemps.

De fait, il n'y en eut pas pour longtemps.

Alexandra voyait ses propres halètements de panique embuer la surface laquée du bureau en petits nuages de vapeur.

Ils disparaissaient aussitôt, à chaque inspiration.
Peut-être devait-elle arrêter de respirer ?

— *Il n'y en a pas pour longtemps.*

Parce que ce n'était pas nécessaire.

Parce qu'il suffisait d'un instant pour tout perdre.
Sa virginité. Sa dignité. Sa capacité à faire confiance.
Sa santé mentale.

Son intégrité.

Elle observa l'espace devant elle, notant des détails sans importance. Le grain du bois, les livres sur une étagère, les rideaux couleur sang, un reflet de lune sur...

Une image lui revint à l'esprit. Francesca, ôtant un objet de sa poche.

Un rasoir au manche incrusté de nacre.

Le premier objet qu'elles lui avaient volé.

La raison pour laquelle il lui volait à présent son innocence.

Le contact lisse et froid de la nacre sous sa paume la ramena à la réalité. Quand avait-elle pris le rasoir ?

« Ça pourrait l'arrêter, songea-t-elle confusément. Je peux l'arrêter. »

D'un mouvement fluide, elle imprima une torsion à ses épaules et décrivit de la main un grand arc de cercle.

La lame acérée glissa le long de la gorge du directeur.

Les sons qui jaillissaient des lèvres de ce dernier n'étaient plus des halètements, soudain. Ils étaient plus mouillés. Plus confus.

Il se redressa en vacillant. Sortit d'elle. Recula dans l'ombre. Ses mains s'étaient posées sur sa gorge comme s'il espérait refermer la plaie. Ses lèvres formèrent des paroles silencieuses.

Un ruisseau rouge sang coula vers le col depuis sa toge noire.

Les jupes d'Alexandra retombèrent dans un froissement de soie quand elle s'éloigna, le rasoir toujours

entre ses doigts serrés. De Marchand tendit un bras vers elle, tituba... et s'effondra sur le tapis, face contre terre.

La jeune fille quitta la pièce et referma la porte derrière elle sans un bruit. Tel un spectre, elle vola le long de couloirs envahis par les ombres, que les lueurs de la lune filtrées par les carreaux trouaient à intervalles réguliers. Puis elle gravit les marches de la tour où elle partageait une grande chambre avec ses deux amies.

Les derniers gargouillements du directeur résonnaient encore dans son esprit, étouffant tous les autres sons, y compris celui de sa propre voix quand elle murmura :

— Je l'ai tué.

Le souffle court, les Rebelles rouges observaient Jean-Yves, le jardinier de l'Institut de Chardonne, planter de superbes pavots sous le ciel étoilé. Il ne les disposait pas en rangs bien nets mais en bouquets qui semblaient avoir été semés par un heureux hasard de la nature.

— De Marchand, c'était un fumier ! marmonnait-il d'un ton outré, avec un solide accent français. Et le fumier, c'est à ça que ça doit servir ! À fertiliser le jardin !

Il ôta sa casquette pour essuyer son front dégarni, puis il leva vers Alexandra un regard si emplí de compassion qu'elle faillit s'effondrer.

— Voilà trop longtemps qu'il se croyait tout permis, poursuivit-il. Je l'ai pourtant bien dit, qu'il finirait par aller trop loin. Personne ne m'a écouté.

Alexandra baissa les yeux. Elle n'avait pas versé une larme.

Ni quand Francesca, dans sa robe de chambre bleue, ses cheveux cuivrés rassemblés en deux fines tresses, avait glissé le rasoir dans la poche du directeur. Ni

quand la fidèle Cecelia, une expression résolue sur son visage en forme de cœur, avait roulé le corps dans le tapis taché de sang et aidé Jean-Yves à le traîner jusqu'aux jardins.

Ni même quand elle les avait vus, tous les trois, jeter les premières pelletées de terre noire sur sa peau grisâtre.

Les Rebelles n'avaient autorisé Alexandra qu'à tenir la lanterne, et elle trouvait qu'elle s'en était plutôt bien sortie. Telle une statue, elle avait brandi la petite lampe, même quand elle avait commencé à trembler de fatigue. Même quand son épaule douloureuse s'était mise à la brûler.

Même quand un immonde liquide visqueux avait coulé le long de sa cuisse.

Elle n'avait pas bougé.

Une part d'elle-même s'inquiétait d'être devenue aussi froide. Aussi vide. Plus dure que la pierre. Peut-être ses amies ne parviendraient-elles pas à retirer la lanterne de sa main crispée et, quand les autorités viendraient enquêter, trahirait-elle l'emplacement du corps.

Peut-être allait-elle tous les condamner.

— Quand j'en aurai terminé ici, j'irai au bureau m'assurer qu'il ne reste aucune trace, dit le jardinier à Cecelia.

D'un coup de menton, il désigna Alexandra.

— Emmenez-la et occupez-vous d'elle. Avez-vous bien compris ?

Cecelia hocha la tête et posa la main sur l'épaule de l'homme.

— Nous en reparlerons demain, conclut-il en déposant un baiser paternel sur la tempe de la jeune fille.

Puis il leur fit signe de s'en aller toutes les trois et se remit à l'ouvrage.

Alexandra ne lâcha la lanterne que lorsque Francesca lui ouvrit doucement les doigts pour la lui prendre.

Elle ne ressentait rien.

Rien que les sensations sous ses pieds, sur le chemin du retour. La rosée froide sur l'herbe. Le carrelage glissant des cuisines. Les tapis moelleux des couloirs, encore vides à cette heure matinale.

Aussi vides que son cœur.

Puis elle se retrouva dans la grande chambre de la tour, le regard perdu dans les braises de l'âtre, pendant que ses amies s'activaient autour d'elle. Elle comprit qu'elle était nue quand la sensation de l'eau chaude sur ses pieds la ramena à la réalité.

La flamme grandit et avala voracement deux robes de chambre et chemises de nuit tachées de terre, puis la robe préférée d'Alexandra, celle en soie jaune, ainsi que ses bas et sous-vêtements.

Francesca ajouta des bûches dans le feu tandis que Cecelia aidait Alexandra à s'asseoir dans la petite baignoire, pour la laver avec des gestes très doux.

Alexandra regarda ses vêtements qui se consumaient.

De Marchand ne les lui avait même pas ôtés. La fente destinée à ses besoins naturels était également très pratique pour les... *besoins* des hommes. Jamais elle n'avait songé à cela. Les autres filles le savaient-elles ? Soudain, elle avait envie d'avertir toutes les femmes du monde entier.

— Es-tu certaine que nous pouvons faire confiance à Jean-Yves ? demanda Francesca, brisant le silence.

Nue comme Ève, elle se tenait devant la grande armoire, dont elle retirait une chemise de nuit propre et une robe bien chaude.

— Je ne suis pas tranquille de l'avoir mis dans la confiance, reprit-elle.

D'un regard détaché, Alexandra observa le corps mince de son amie. De Marchand s'était trompé. Francesca était effectivement effrontée, mais elle n'était pas efflanquée. Elle possédait la stature déliée des pur-sang qu'elle aimait tant chevaucher. Des muscles fuselés, faits pour la rapidité et l'agilité.

Son esprit était tout aussi vif, sa langue acérée, son instinct affûté.

Comme Alexandra l'enviait ! Peut-être, si elle avait possédé ces qualités, aurait-elle pu s'enfuir avant que...

— Jean-Yves est le seul homme de confiance que je connaisse, répondit Cecelia.

Du dos de la main, elle remonta ses lunettes sur son nez.

— Il protégera notre secret, je n'en doute pas un instant.

Francesca s'immobilisa, des culottes propres à la main. Ses yeux de chat vert doré étincelaient de doute et de curiosité.

— N'as-tu pas encore ton père ? N'est-il pas vicaire ?

— Si.

Les traits ronds et placides de Cecelia se tendirent.

— Et tu n'as confiance qu'en Jean-Yves ?

— C'est bien ce que j'ai dit, répondit-elle, ses yeux saphir étincelant.

Francesca enfila une chemise de nuit froissée.

— Je sais qu'il est important pour toi, Cecil, mais nous devons prendre en compte...

— J'ai un arrangement avec lui depuis longtemps, l'interrompit Cecelia.

La jeune fille prit un pichet et, ayant invité Alexandra à rejeter la tête en arrière, elle entreprit de lui laver les cheveux.

— Quand nous partirons, reprit-elle, il nous accompagnera. Je lui trouverai une place parmi mon personnel.

— Mais...

— Nous en parlerons demain, décréta Cecelia.

C'étaient exactement les paroles de Jean-Yves, cependant elles étaient prononcées avec une véhémence inusitée chez cette jeune fille toujours douce. C'était bien la première fois qu'elle s'exprimait sur ce ton qui n'admettait aucune contradiction.

C'est ma faute...

Les larmes, cuisantes, douloureuses, coulèrent enfin, brûlant Alexandra tout aussi cruellement qu'un bûcher de l'Inquisition. Ses amies se querellaient à cause d'elle. Elle avait mis en danger ce cher vieux Jean-Yves, sans parler de Cecelia et Francesca.

Ma faute, ma faute, ma faute...

Les reproches résonnaient dans sa tête à un rythme qui n'en finissait plus d'accélérer. Comme des tirs de fusil. Comme le claquement de la chair contre la chair.

Alexandra n'aurait su dire combien de temps elle était restée dans ce bain, ni comment ses amies avaient vidé la baignoire. Elle ne se souvenait pas qu'elles l'aient rhabillée et aient tressé ses cheveux. Elle ignorait comment elle était montée dans le lit.

Enfin, la voix ferme de Francesca qui l'appelait traversa le brouillard grisâtre où elle flottait depuis des heures.

— Alexander.

— C'est ma faute ! s'exclama-t-elle d'une voix qu'elle reconnut à peine. Tout est de ma faute !

— Bonté divine, certainement pas ! protesta Francesca en montant dans le lit à baldaquin pour s'étendre près d'elle, la tête sur son épaule. Tu n'es responsable de rien de ce qui s'est passé ce soir.

— Et vous êtes mes complices, maintenant ! gémit Alexandra en s'agitant. Jamais je n'aurais dû vous entraîner dans tout ceci. J'ai peut-être brisé vos vies. Vous ne devriez pas être obligées de porter un tel secret !

Cecelia s'allongea de l'autre côté et remonta le couvre-lit, lui offrant la chaleur de son giron maternel.

— Nous avons toutes des secrets, Alexander. Des secrets qui pourraient anéantir notre réputation.

Celle-ci secoua la tête, les yeux levés vers le baldaquin blanc. Elle détestait cette couleur virginale presque autant qu'elle se détestait elle-même.

— Ce n'est pas pareil. Moi, j'ai tué un homme.

— Ton violeur, rectifia Francesca. Nous aurions toutes fait la même chose si...

Elle n'acheva pas sa phrase, faisant preuve d'une délicatesse inattendue de sa part.

— Nous avons toutes des secrets ? répéta Alexandra en tournant la tête vers Cecelia, dont les paroles commençaient seulement à percer la brume de son esprit. Voilà quatre ans que je te connais. Jamais tu n'as fait allusion à un secret aussi terrible.

Cecelia avait l'air désespérée. Soudain, elle faisait beaucoup moins que ses dix-huit ans.

— Je n'ai pas très envie d'en parler, mais...

Elle hésita.

— J'aimerais que tu te sentes moins seule.

Francesca chercha les yeux d'Alexandra. Son visage d'elfe était livide.

— Nous devrions toutes les trois partager nos secrets. Ainsi, nous serons unies par un lien de confiance que rien ne pourra briser.

Cette idée bouleversa Alexandra.

— Je vous écoute, murmura-t-elle.

Cecelia prit une longue inspiration puis, d'une voix enrouée par l'émotion :

— Je suis une bâtarde. Ma mère avait un amant. Elle est morte en me donnant le jour et mon père... l'homme qui m'a élevée... m'a clairement fait comprendre qu'il ne pouvait pas être mon géniteur. Que c'était une impossibilité physique. Et il m'a répété toute ma vie que si ma mère était morte, c'est parce qu'elle avait été infidèle.

Francesca hocha la tête et poussa un soupir de compassion.

— Est-il... cruel envers toi ?

— Tu n'as pas idée, murmura Cecelia, les yeux brillant de larmes contenues.

— Connais-tu ton vrai père ? demanda Alexandra en serrant son amie contre elle. C'est peut-être lui, le mystérieux bienfaiteur qui finance ton éducation ?

Cecelia secoua la tête et haussa les épaules, les joues rouges de honte.

— Si seulement je le savais ! Quelquefois, je suis sûre que c'est lui. J'ai passé tant d'années toute seule à Chardonne ! Avant de vous connaître, Jean-Yves était la seule personne amicale envers moi. Et encore, seulement parce que je me cachais souvent au jardin quand j'étais petite et que je l'ai harcelé jusqu'à ce qu'il me prenne en affection.

— Je me sens stupide, avoua Francesca. Si tu as confiance en lui, nous devons en faire autant.

— Plus un secret est partagé, plus il est fragile. Il est normal que nous soyons vigilantes.

Cecelia essuya les larmes qui avaient roulé sur ses joues.

— Et toi, Frank ? As-tu un secret ?

Celle-ci regarda Alexandra dans les yeux.

— Je suis un imposteur. Je ne m'appelle pas Francesca Cavendish, mais Pippa. Pippa Hargrave.

Cecelia et Alexandra la regardèrent, bouche bée.

Le regard émeraude de leur amie brillait d'une telle vérité que, l'espace d'un instant, Alexandra oublia sa douleur.

— Je suis la fille de Charles et Hattie Hargrave, originaires du Yorkshire, où ils étaient respectivement cuisinière et valet de chambre chez William et Theresa Cavendish, comte et comtesse de Mont-Claire. J'ai grandi dans un véritable petit paradis aux côtés de leurs enfants, Ferdinand et Francesca.

Cecelia fronça les sourcils.

— Je croyais que les Cavendish avaient tous péri dans un incendie, sauf...

— Personne n'est mort dans un incendie.

Alexandra battit des cils, perdue.

— Pardon ? Que veux-tu dire ?

Le regard de Francesca, d'habitude étincelant, était à présent terni par les ombres du passé.

— Trouvez-vous cela normal, un incendie qui se déclare en plein jour dans une maisonnée d'une bonne centaine de personnes dont aucune n'a survécu ?

— La probabilité semble quasiment nulle, concéda Cecelia. Sauf si...

Sa voix s'étrangla. Les paroles de Francesca confirmèrent les craintes d'Alexandra :

— Sauf si tout le monde est déjà mort.

Elle tira sur une couture défectueuse de sa chemise de nuit, le regard vague.

— Pas mort, précisa-t-elle. Massacré. Des hommes à cheval sont arrivés à l'heure du thé. J'avais huit ans. J'ai cru que c'était une armée entière mais à présent, j'estime qu'ils ne devaient pas être plus d'une douzaine. Ils ont assassiné tout le monde. Le comte, la comtesse, la gouvernante, le majordome, les jardiniers, les bonnes, les enfants... mes parents.

Elle prit une inspiration saccadée.

— Je me suis enfuie avec Francesca, seulement ils l'ont rattrapée. Ils me l'ont arrachée des bras. Je les ai vus la... la... Elle n'a pas eu le temps de crier.

Elle porta une main à sa gorge, façon d'indiquer comment Francesca était morte.

Alexandra ressentait une inavouable consolation. Elle avait honte d'elle-même, mais elle trouvait un véritable réconfort en entendant les secrets de ses amies. Leur souffrance.

Parce que cela signifiait qu'elle n'était pas la seule qui devrait toute sa vie porter une honte secrète.

— Oh, Frank ! s'exclama Cecelia. Comment as-tu survécu ?

Pendant un instant, les traits de la jeune fille s'adoucirent.

— Declan Chandler, dit-elle. Il m'a trouvée. Il nous a cachés dans la crevasse d'une cheminée. Nous nous sommes crus en sécurité jusqu'à ce que le feu se déclare. Nous avons attendu aussi longtemps que

possible. Quand les hommes se sont éloignés, la fumée est devenue si épaisse qu'il fallait quitter notre cachette. Declan m'a fait discrètement sortir de la maison. Nous courions vers les bois quand nous avons été repérés par l'un des bandits, qui s'était attardé pour s'assurer que l'incendie avait effacé toutes les traces de leur forfait. Qu'ils ne laissent que des cendres de leurs victimes et de la magnifique demeure qui s'était dressée là depuis l'époque où la rose blanche d'York fleurissait sur le trône d'Angleterre.

Francesca prit le mouchoir que lui tendait Cecelia, s'essuya les yeux, puis se moucha sans la moindre grâce.

— L'homme nous a suivis dans les bois, poursuivit-elle. Declan, en véritable héros, a créé une diversion pour l'éloigner de moi.

— A-t-il... survécu ?

Francesca secoua la tête, le menton tremblant de sanglots retenus.

— Je l'ai cherché partout, mais c'est comme s'il n'avait jamais existé. Après tout, il était orphelin. Personne ne l'a pleuré. Son corps sans vie est peut-être resté dans ces bois, dans une tourbière ou au fond d'un lac...

Quelques sanglots étranglés montèrent de sa gorge, faisant écho à la douleur qui serrait le cœur d'Alexandra.

— Tu l'aimais, dit-elle, comprenant enfin.

— Pippa l'aimait, rectifia-t-elle. Il aimait Francesca. Ferdinand aimait Pippa. À part la ronde des cœurs brisés, cela a été la plus merveilleuse enfance qu'on puisse imaginer.

Les trois jeunes filles demeurèrent silencieuses un long moment, prenant peu à peu la mesure de l'effroyable tragédie, puis Alexandra posa la question inévitable.

— Quand es-tu devenue Francesca ? Et pourquoi ?

— Le titre des Mont-Claire n'était pas exclusivement réservé au premier-né. En d'autres termes, si n'importe quel enfant Cavendish survivait, garçon ou fille,

il pouvait hériter du titre et de toutes les propriétés. Des Bohémiens avaient reçu l'autorisation de s'installer sur le domaine. Ils m'ont recueillie, teint les cheveux avec du henné, et dès l'instant où les papiers ont été signés, les notaires achetés et mes « parrain et marraine » attestés, je suis devenue Francesca Cavendish. On m'a présentée à la cour, puis on a jugé plus prudent de m'envoyer en pension à l'étranger.

— Pourquoi les Bohémiens se sont-ils donné tout ce mal ? s'étonna Cecelia. Pour la fortune des Mont-Claire ?

— Non, répondit Francesca. L'argent ne signifie rien pour eux. Ils l'ont fait pour la même raison que celle pour laquelle j'ai maintenu le subterfuge jusqu'à aujourd'hui.

Un éclat sauvage passa dans ses yeux. Alexandra hocha la tête, la gorge nouée par l'émotion.

— La vengeance ? demanda-t-elle.

— La vengeance, acquiesça Francesca avec des accents farouches.

Elle déposa sur la joue de son amie un baiser à la fois féroce et d'une tendresse bouleversante.

— Alexander, poursuivit-elle, je garderai toujours le secret du meurtre d'aujourd'hui. Et toi, tu devras garder le secret du meurtre que je commettrai un jour. Parce que, quand je retrouverai le responsable de la mort de mes parents...

Elle n'acheva pas sa phrase. Pas besoin.

Alexandra lui rendit son baiser. Leurs larmes mêlées avaient un goût de sel.

Cecelia essuya ses joues humides.

— Je suis désolée pour vous deux, gémit-elle avant de laisser échapper un petit sanglot.

Alexandra se souleva pour serrer ses deux amies sur son cœur.

— Ma famille, c'est vous, jura-t-elle. Je n'aurai ni mari ni enfants. Je n'appartiendrai à personne. Plus jamais un homme ne me touchera.

— Ni moi, gronda Francesca entre ses dents. Les hommes sont des brutes immatures et violentes. Nous nous passerons très bien d'eux.

— Je suis d'accord, murmura Cecelia. Je n'ai jamais trouvé que le mariage rendait les gens heureux. Nos chemins se sépareront probablement, mais nous pourrions toujours nous appuyer les unes sur les autres. Nous retrouver. Nous soutenir. Nous sommes liées par le sang, désormais. Aussi étroitement que n'importe quelle famille.

Alexandra s'étendit de nouveau et posa une main sur son cœur. Puis elle y plaça celle de Francesca et celle de Cecelia.

— Nous sommes unies pour l'éternité, déclara-t-elle. Par nos secrets, le sang et la douleur.

— Par la confiance, la passion et la vengeance, ajouta Francesca d'un ton grave.

— Et par l'amitié, l'amour et...

Dans un petit reniflement, Cecelia appuya sur sa main.

— ... et l'espoir. Car sans espoir, à quoi bon supporter tout cela ?

Soudain, les intenses émotions de la nuit s'abattirent sur Alexandra. Ses amies voulurent la laisser, mais elle les retint. Alors, sans un mot, elles se blottirent à ses côtés, formant autour d'elle un cocon de chaleur dans l'obscurité.

En cet instant, elles étaient seules au monde.

Même si ce n'était pas tout à fait vrai. Un nouveau jour allait commencer. Tout le monde découvrirait les événements de la nuit... ou pas. On s'apercevrait de la disparition du directeur. La brûlure entre ses cuisses allait peut-être devenir encore plus douloureuse. Déjà, Alexandra se sentait de nouveau sale. Impatiente de se laver.

Maintenant, elle devrait apprendre à cacher qui elle était vraiment. Ce qu'il avait fait d'elle.

Une meurtrière.

Seigneur ! Et si elle ne parvenait pas à dissimuler un aussi noir secret ?

La vague de panique monta, menaçant de la submerger tout à fait. Puis Cecelia la serra contre elle et, d'une voix qui trahissait une souffrance trop lourde pour son âge, elle chuchota à son oreille :

— Cette nuit te hantera toujours. Tu pleureras toujours ce qu'il t'a volé, Alexandra, mais ton corps guérira. Tu en sortiras plus forte.

Francesca pressa le front contre la tempe d'Alexandra et déposa un baiser sur sa peau mouillée de larmes.

— Ton cœur battra de nouveau. Et en attendant ce jour, je te protégerai. Je t'en donne ma parole.

Chacune protégerait les autres, se promit Alexandra avec ferveur.

Quel qu'en soit le prix.

1

*Maynemouth, Devonshire, 1890,
dix ans plus tard*

*Cher Alexander,
Accepte l'invitation à Castel Redmayne.
Je suis en danger. J'ai besoin de toi.
Frank*

Si Alexandra Lane était absorbée dans une profonde réflexion sur ces quelques mots depuis que le train avait quitté Londres pour le Devonshire, c'était pour deux raisons bien distinctes.

D'abord, elle était terriblement inquiète pour Francesca, qui d'ordinaire se montrait plus prolixe.

Ensuite, elle n'avait plus les moyens de s'offrir une cabine privée en première classe et, depuis quelques heures, elle était contrainte de partager son compartiment avec un homme aux traits rudes, doté d'une massive stature de travailleur.

Seule.

Au début, il avait tenté une conversation polie, qu'elle avait écourtée tout aussi poliment en feignant d'être absorbée par sa correspondance. Seulement, il savait aussi bien qu'elle qu'il ne fallait pas quatre arrêts pour lire deux lettres.

Elle se montrait terriblement mal élevée, elle en était consciente. Depuis le début du trajet, elle serrait son sac de voyage contre elle, y glissant une main de temps en temps pour s'assurer que son petit pistolet, dont elle ne se séparait jamais, s'y trouvait bien.

Les discussions des autres passagers dans les compartiments voisins ne la rassuraient pas totalement, mais elle savait qu'ils l'entendraient si elle criait, ce qui lui apportait un relatif soulagement.

Ces dix dernières années, elle avait passé beaucoup de temps en compagnie des hommes ; elle avait espéré que de telles angoisses se seraient apaisées.

La vérité, c'est qu'elle était devenue experte dans l'art de ne pas rester seule avec un seul homme. S'il n'y avait pas de femmes alentour, elle se débrouillait pour être avec *plusieurs* hommes. Dans les cercles qu'elle fréquentait, les gens savaient se tenir quand ils avaient de la compagnie.

Jusqu'à présent, le stratagème avait fonctionné.

Elle se prépara au ralentissement du train en priant pour que ce pénible voyage soit bientôt terminé. Si elle levait les yeux, elle craignait d'être entraînée contre son gré dans une conversation avec cet encombrant compagnon de voyage.

La pluie frappait la vitre du wagon et l'ombre des larmes du ciel, projetée sur le papier, dessinait de macabres petits serpents sur les deux documents contradictoires qu'elle tenait entre les mains : le faire-part de mariage et l'inquiétant message de Francesca.

Un mois auparavant, Alexandra aurait parié son héritage que Francesca Cavendish ne serait jamais la première des trois Rebelles rouges à capituler devant l'autel nuptial.

Un mois auparavant, elle croyait encore disposer d'un héritage qu'elle pourrait parier.

Les trois adolescentes désespérées d'autrefois s'étaient juré de ne jamais se marier, et avaient longtemps semblé résolues à tenir ce serment.

Jusqu'au jour où Alexandra avait reçu une invitation à un bal de fiançailles à Castel Redmayne... en même temps que le mystérieux message de son amie.

L'invitation elle-même était tout aussi étrange, car elle spécifiait que la future duchesse de Redmayne serait *dévoilée* – c'était le terme – durant cette soirée. Le pli contenait également une note lui demandant d'être demoiselle d'honneur.

L'appel à l'aide de Francesca – Frank – avait été posté dans une petite enveloppe marquée du sceau des Rebelles rouges qu'elles avaient fait fabriquer des années plus tôt.

Alexandra ne savait même pas que Francesca était rentrée de son escapade sur le Continent. La dernière fois qu'elle avait reçu de ses nouvelles, son amie était au Maroc, occupée à quelque mystérieuse exploration. Elle ne mentionnait aucun admirateur dans ses lettres. Du moins, aucun de sérieux. Et certainement pas un duc.

Francesca, qui adorait prendre des risques, confondait souvent l'aventure et le danger.

Que pouvait craindre une jeune femme aussi audacieuse ?

« Le mariage, manifestement », songea Alexandra avec un sourire narquois. Une opération hasardeuse. Voire périlleuse.

Alexandra lissa sa tenue de voyage, dont l'élégant tweed était un peu plus élimé chaque année.

Elle aurait dû en prendre un meilleur soin, au lieu de tabler sur la certitude que son père aurait toujours les moyens de lui en offrir une autre.

Le train freina à plusieurs reprises en arrivant enfin devant le quai de Maynemouth, faisant tomber de la banquette le porte-documents de l'homme assis en face d'elle. La sacoche atterrit aux pieds d'Alexandra, avant de glisser sous ses jupes.

— Désolé, madame, dit-il avec un accent continental marqué.

Puis il se pencha pour ramasser le porte-documents. Aussitôt, Alexandra bondit sur ses pieds et courut vers la porte du compartiment. Une fois dans l'étroit couloir, elle s'appuya contre le lambris de bois pour garder l'équilibre alors qu'elle passait devant les autres voyageurs qui, plus sages qu'elle, attendaient l'arrêt complet de la rame pour sortir.

Elle n'aurait pu se comporter de façon plus absurde !

Ou plutôt... si. Elle l'avait fait, et plus d'une fois.

Elle s'accrocha à une barre fixée près de la portière pendant que le train s'arrêtait. À peine l'employé de la gare avait-il ouvert qu'Alexandra sauta sur le quai, où le vent venu de la mer soufflait avec force.

Elle oublierait vite cette scène, se dit-elle en allant s'abriter sous la grande verrière pour attendre ses bagages. Comme toujours. L'embarras ne pesait pas lourd en regard de la sécurité.

Une demi-heure plus tard, Alexandra se tenait toujours sur le quai, dans un nuage de vapeur de locomotive et de brouillard marin, prête à affronter les mystères de Castel Redmayne.

Dès que Cecelia arriverait.

La voiture aurait dû être là depuis un quart d'heure, mais c'était sans compter sur l'incapacité de la douce et distraite Cecelia à se montrer ponctuelle. En permanence, elle avait un décalage horaire d'une bonne demi-heure avec le reste du monde.

Le porteur, un jeune homme efflanqué à la moustache si fine qu'elle semblait dessinée sur son visage, lui décocha un regard audacieux.

— Vous n'avez pas de chaperon, mam'zelle ?

Smythe, annonçait son badge flambant neuf.

— Faut que je fasse mon travail, poursuivit-il, bien que je n'aime pas vous laisser toute seule. On est débordés avec tous ces gens de la haute qui arrivent pour le grand mariage et... Ne le prenez pas mal, mam'zelle, mais ma mère est malade. Je ne peux pas me permettre

de laisser passer les pourboires en restant là sans rien faire.

En restant là « près d'une vieille fille sans le sou », plus exactement.

— Bien entendu, répondit-elle.

Elle aurait pu lui faire savoir qu'elle appartenait à ces « gens de la haute » et venait justement au « grand mariage » en qualité de demoiselle d'honneur. Et exiger, ce qui était son droit puisqu'elle était fille de comte, qu'il l'appelle « madame » et non « mam'zelle ».

Au lieu de cela, elle sortit l'une de ses dernières pièces d'un demi-penny du sac de voyage qu'elle avait acheté au Caire, et le déposa dans la paume gantée du jeune homme.

— Je vous remercie, mais aucun problème : on va bientôt venir me chercher.

Elle ressentit un léger soulagement en voyant le porteur s'éloigner au pas de course vers des voyageurs plus fortunés, dont un bon nombre était encore sur le quai.

Elle avait tenté de les éviter de son mieux.

Au cas où ils l'auraient vue en seconde classe.

Au cas où ils auraient entendu parler de l'embarras où se trouvaient ses parents.

Il n'y en avait plus pour bien longtemps, au demeurant. La faillite de sa famille serait bientôt de notoriété publique, et quand Alexandra n'aurait plus un sou en poche, son imposture serait révélée.

Pour la bonne raison que lorsqu'on n'a plus les moyens d'acquitter ses factures, on ne peut pas non plus payer son maître chanteur.

Mieux valait que Francesca se marie maintenant ; ainsi, elle aurait accédé au statut de duchesse quand le scandale éclaterait.

Cecelia, elle, n'avait ni les responsabilités ni la protection que confère un titre de noblesse, mais sa réputation lui importait peu. C'était une illustre inconnue, sauf dans son cercle académique très fermé.

Seulement, l'honneur n'était pas grand-chose en regard de la pendaison... un risque qu'elles encouraient désormais toutes les trois.

Pressant une main sur son estomac noué par l'anxiété, Alexandra se réfugia derrière sa petite colline de bagages. « Colline » parce que, en comparaison, les piles de malles, cartons à chapeaux et sacs de voyage que l'on était en train de sortir du train formaient de véritables montagnes dont les sommets émergeaient de la nappe de brouillard.

Le comte et la comtesse Bevelstoke passèrent devant elle, emmitouflés dans leurs fourrures et suivis par une armée de domestiques et de porteurs, parmi lesquels elle reconnut Smythe, se dirigeant vers la voiture luxueuse qui les attendait.

Autrefois, les Bevelstoke avaient été des amis de ses parents, parmi les plus proches.

Autrefois.

— Alexandra ? demanda alors une voix. Lady Alexandra Lane ? Est-ce bien vous ?

Elle tressaillit, mais en reconnaissant la jeune femme qui venait de l'accoster, elle ne put retenir un grand sourire.

— Julia ? Julia Throckmorton ! s'exclama-t-elle.

Elles s'embrassèrent avec l'exubérance de deux amies séparées depuis longtemps, puis chacune recula d'un pas pour voir comment les années avaient transformé l'autre. Le temps avait été plus clément pour Julia, songea Alexandra. Son amie d'enfance portait plus de perles et de saphirs que nécessaire pour voyager.

— Combien de temps cela fait-il ? demanda Alexandra.

Julia glissa une boucle d'or rebelle dans son élégant chapeau et pinça les lèvres d'un air pensif.

— Au moins six ans, il me semble. La dernière fois que je vous ai vue, c'était dans ce café à Boston, l'été où mon mari et moi avons visité la Nouvelle-Angleterre.

Et avant, c'était à Chardonne. Pouvez-vous croire que c'était il y a dix ans ?

— Difficilement, admit Alexandra.

Elle avait l'impression que c'était la veille.

— Je présume que lord Throckmorton et vous êtes venus pour le mariage ?

Le regard de Julia se ternit, ainsi que son sourire.

— Bien sûr, vous n'êtes pas au courant... Vous étiez en Grèce quand il est décédé, il y a deux ans.

Alexandra lui serra la main.

— Oh, Julia, je suis désolée ! Je l'ignorais. En voyage, je ne lis pas les journaux. Et je n'ai aucun talent pour la correspondance. Pardonnez-moi de ne jamais vous écrire.

— Je vous en prie, répondit la jeune femme. Je sais que vous avez déjà assez de souci, ma pauvre.

Elle lui tapota la main d'un geste presque condescendant, comme pour lui rappeler avec tact son embarras financier, sans le formuler à haute voix.

Voilà pourquoi Julia, pourtant considérée comme une amie, n'avait jamais été cooptée par les Rebelles rouges. Sa chevelure blond vénitien lui en aurait ouvert les portes si elle ne s'était pas montrée aussi collet monté. Elle n'avait pourtant pas de raisons d'être hautaine, elle qui avait été mariée à lord Walter Throckmorton, vicomte Leighton, qui était son aîné de vingt ans et que l'abus d'alcool avait rendu presque obèse.

— Me voilà douairière à mon âge, pouvez-vous imaginer cela ? C'est terriblement vulgaire, mais lord Throckmorton m'a laissé une fortune.

Ce qui était vulgaire, songea Alexandra, c'était d'en parler ainsi.

— Et maintenant, poursuivit la jeune femme, je visite les pays civilisés en compagnie de lord et lady Bevelstoke.

— Comme c'est charmant, dit Alexandra d'un ton qu'elle espérait sincère.

Si Julia eut des doutes sur ce point, elle n'en montra rien.

— Ce duc de Redmayne est bien mystérieux ! s'exclama-t-elle. On dit que c'est un vrai sauvage. Avez-vous une idée de l'identité de sa fiancée ?

— Je ne saurais le dire.

Alexandra soupira, déjà lasse des ragots. Toutefois, elle savourerait la stupeur de Julia quand on découvrirait que l'énigmatique fiancée n'était autre que Francesca Cavendish.

Elles ne s'étaient jamais entendues, toutes les deux.

— Lady Throckmorton ! appela lady Bevelstoke depuis la voiture, haussant la voix à cause du vent qui soufflait de plus en plus fort. Il est temps d'y aller. Des gens *importants* nous attendent.

Sa façon d'appuyer sur ce dernier adjectif n'avait pas échappé à Alexandra.

— Je dois m'en aller, dit Julia. Au revoir.

Elle embrassa Alexandra sur les deux joues, s'emmitoufla plus douillettement dans ses fourrures et s'éloigna vers l'attelage, suivie par un valet de pied qui tenait un parapluie au-dessus de sa tête.

Bientôt, le cocher donna un coup de fouet et la voiture des Bevelstoke prit la direction de l'une des plus anciennes, et peut-être des plus impressionnantes, forteresses anglaises.

Castel Redmayne.

Alexandra observa le ciel en se demandant si le château ou la mer étaient visibles depuis cet endroit par temps clair. Aujourd'hui, les nuages tumultueux étaient si lourds qu'ils semblaient noirs par endroits.

Le petit village de Maynemouth était blotti non loin de la gare, avec ses rues pleines de charme et ses boutiques visibles depuis la voie ferrée. Des fermes, des cottages et de belles demeures s'étagaient sur la colline.

Soudain, une rafale plus forte que les autres poussa à l'horizontale une pluie plus acérée que des aiguilles.